

**Claude
Pujade-Renaud**

**Le désert
de la grâce**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Jusqu'à son éradication en 1709, l'abbaye de Port-Royal des Champs aura représenté – face à Versailles, à la cour de Louis XIV, aux jésuites et à la papauté – un symbole d'indépendance et d'inviolabilité des consciences. C'est pourquoi cette histoire (de famille, de clan, de femmes surtout) est celle d'une persécution acharnée, mais aussi d'une clandestine activité de préservation.

Au centre de celle-ci, Françoise de Joncoux, surnommée "l'Invisible", patiemment déchiffre et recopie les manuscrits du monastère, maintient le lien entre les membres de la communauté dispersée, sauve de l'anéantissement l'oeuvre édifiée par tant de moniales et de leurs amis – Blaise Pascal et les "Solitaires".

Proche de Françoise de Joncoux : Claude Dodart, certes praticien à la cour, mais fils d'un médecin de l'abbaye. Ou encore Marie-Catherine Racine, enquête d'un manuscrit introuvable de son père, l'illustre Jean Racine, et de vérité sur celui-ci – ami ambigu de Port-Royal, qui y fut élevé, s'en éloigna, l'y laissa elle-même entrer, l'en retira de force... mais voulut y être inhumé.

Traversé de multiples prises de parole, revécu par celles qui ont "fait" ou approché Port-Royal, bruissant de mémoire et empli de probité dans la fiction, le roman de Claude Pujade-Renaud embrasse l'histoire d'un lieu de grâce que le pouvoir temporel n'eut de cesse d'opprimer, détruire et transformer en désert – au risque même d'en faire un mythe.

"DOMAINE FRANÇAIS"

CLAUDE PUJADE-RENAUD

*Nouvelliste et romancière, Claude Pujade-Renaud a publié
la quasi-totalité de son oeuvre chez Actes Sud*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LA VENTRILOQUE, Des femmes, 1978.

LA DANSE Océane, Souffles, 1988 ; Actes Sud Babel, 1996.

MARTHA OU LE MENSONGE DU MOUVEMENT, Manya, 1992 ; Actes Sud Babel, 1996.

BELLE MÈRE, Actes Sud, 1994, prix Goncourt des lycéens ; Actes Sud Babel,
1997 ; J'ai lu, 1997.

LA NUIT LA NEIGE, Actes Sud, 1996 ; Actes Sud Babel, 1998 ; J'ai lu, 1998.

LE SAS DE L'ABSENCE, Actes Sud, 1997, prix de l'Écrit intime 1998, précédé de
LA VENTRILOQUE, Actes Sud Babel, 2000 ; J'ai lu, 2000.

PLATON ÉTAIT MALADE, Actes Sud, 1999 ; Actes Sud Babel, 2002.

SEPTUOR, en commun avec Daniel Zimmermann, Le cherche midi éditeur,
2000 ; Pocket, 2002.

LE JARDIN FORTERESSE, Actes Sud, 2003 ; Actes Sud Babel, 2004.

CHERS DISPARUS, Actes Sud, 2004, grand prix de la Société des gens de lettres ;
Actes Sud Babel, 2006.

NOUVELLES

LES ENFANTS DES AUTRES, Actes Sud, 1985 ; Actes Sud Babel, 2005.

UN SI JOLI PETIT LIVRE, Actes Sud, 1989, prix Fondation Thyde-Monnier de la
SGDL ; Actes Sud Babel, 1999.

VOUS ÊTES TOUTE SEULE ?, Actes Sud, 1991, prix de la Nouvelle du Rotary Club ;
Actes Sud Babel, 1994 ; Librio, 1997.

LA CHATÈRE, Actes Sud, 1993 ; Actes Sud Babel, 2007.

AU LECTEUR PRÉCOCE, Actes Sud, 2001 ; Actes Sud Babel, 2003 ; J'ai lu, 2006.

SOUS LES METS LES MOTS, Nil (collection "Exquis d'écrivains"), 2007.

POÉSIE

CELLES QUI SAVAIENT, Actes Sud, 2000.

INSTANTS INCERTITUDES, Le cherche midi éditeur, 2003.

MÉMOIRES

LES ÉCRITURES MÊLÉES, en commun avec Daniel Zimmermann, Julliard, 1995.

CORRESPONDANCE

DUEL, en commun avec Daniel Zimmermann, Le cherche midi éditeur,
2004.

ROMANS POUR LA JEUNESSE

LES OTAGES DE GUTENBERG, en commun avec Chantal Pelletier et Daniel Zim-
mermann, Hachette Jeunesse, 2000.

ATOMES CROCHUS, en commun avec Chantal Pelletier et Daniel Zimmermann,
Hachette Jeunesse, 2000.

CHAMPIONNE A OLYMPIE, en commun avec Daniel Zimmermann, Gallimard,
Folio Jeunesse, 2004.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00377-7

CLAUDE PUJADE-RENAUD

Le Désert
de la grâce

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Daniel Zimmermann

*De ce séjour si beau
Tu ne vois à présent que le triste tombeau.*

JEAN RACINE

CHIENS

Le médecin parlait lentement, comme s'il avait peur de parvenir au terme de son récit – la fin, songeait Françoise de Joncoux, d'une histoire qui avait commencé un siècle auparavant, et même un peu plus –, lentement, prudemment, se frayant pas à pas un chemin vers la désolation qu'elle pressentait. La cheminée ronronnait dans le logement de la montagne Sainte-Geneviève que Mlle de Joncoux partageait avec sa mère. Janvier 1712, le froid figeait Paris. La veille, racontait Claude Dodart, il chassait dans la vallée de Chevreuse, en compagnie d'un ami. Sans l'avoir prémédité, laissant aller les chevaux, ils s'étaient retrouvés sur le plateau derrière les Granges, ce bâtiment occupé autrefois par les Petites Ecoles et par ces Messieurs les Solitaires. Déserté par eux depuis longtemps. Les chiens n'avaient rien levé dans cette vaste étendue de labours guillochés par le givre. Ni lapin ni perdreau, ciel morne, et corbeaux.

D'un commun accord, le médecin et son ami avaient préféré descendre dans le vallon. Une pente très abrupte, il leur fallait s'incliner vers l'arrière tandis que leurs bêtes s'appuyaient lourdement sur le mors. Les chiens, museau au sol, toujours en vain. Claude Dodart s'était soudain remémoré un fragment d'un poème écrit par le jeune Racine célébrant la nature autour de Port-Royal des Champs.

Aux yeux de ce Racine de seize ou dix-sept ans, les cerfs apparaissaient tels des “arbres vivants”. Eh bien non, pas le moindre arbre vivant dans les parages ! Ni l’ombre d’un lièvre. Les deux hommes progressaient à travers chênes et châtaigniers. Parfois la mélancolie tendre d’un bouleau, lueur laiteuse dans la densité de la grisaille. Cette blancheur avait rappelé au médecin les robes des moniales. Autrefois, avait-il expliqué à son compagnon, il lui était arrivé d’accompagner son père, Denis Dodart, qui se rendait à l’infirmierie du couvent afin de soigner certaines des religieuses alitées. Pour ce père comme pour lui, la matité crémeuse de ces robes était apaisante. Sans doute parce qu’ils l’associaient au silence imprégnant ce monastère.

Toujours bredouilles, les deux cavaliers avaient poursuivi leur descente. A la faveur d’une trouée, ils avaient deviné la courbe de la vallée s’incurvant vers le sud – douceur de cette courbe en dépit de l’âpreté hivernale – et Claude Dodart s’était demandé pourquoi, dans ce lieu tellement étroit, on respirait si bien, si largement. Un désert à la fois clos et ouvert au creux duquel, un siècle auparavant, une femme, une fille de dix-huit ans plus exactement, avait rétabli la clôture de la règle cistercienne : Angélique Arnauld, la grande réformatrice de Port-Royal. Claude Dodart songeait à cette mère Angélique. Aux autres Arnauld, ces femmes d’envergure qui lui avaient succédé dans cette fonction d’abbesse. A la ruine de leur œuvre. Tenant serré leurs montures, les deux hommes avaient atteint le fond de la combe. Là, dans les cuvettes marécageuses engendrées par les lentes sinuosités du Rhodon, au milieu des saules et des roseaux, ils espéraient dénicher au moins quelques poules d’eau. L’air était plus doux, plus

humide que sur le plateau. Claude Dodart s'était abandonné à une impression de tiédeur cotonneuse, presque une torpeur. Dont il avait émergé, brusquement, en sentant sa bête frémir sous lui. A leur tour, les chiens s'excitaient. Il crut que, enfin, ils avaient flairé une piste. Inexplicablement, les chevaux devenaient de plus en plus nerveux, dansaient sur place, naseaux au vent. L'un d'eux émit un hennissement tremblé, l'autre lui fit écho. Les cavaliers essayaient de les calmer tout en les poussant droit devant lorsqu'ils avaient aperçu le toit pointu du colombier, coiffé d'une effilochure de brume. "Le colombier de l'abbaye abandonnée", avait précisé Claude Dodart à l'intention de son ami qui arrivait de Provence et ne connaissait pas la région. A travers le gris ouaté leur parvenaient des bruits bizarres : ahans ? coups de pioche ? Les chiens avaient filé à toute allure, harponnés par des effluves qui échappaient aux humains.

Un peu plus loin, ils s'étaient arrêtés devant un mur à demi effondré. Les chiens avaient disparu. S'étaient-ils glissés par cette brèche où les chevaux ne pouvaient passer ? Les cavaliers mettaient pied à terre lorsqu'un des chiens était revenu, queue frétilante, une proie dans la gueule. Un instant de stupeur, et le médecin avait soudain compris. Il la lui avait arrachée. Un fémur humain. Féminin, plus exactement, avait-il diagnostiqué après l'avoir examiné tandis que la bête sautait et jappait, réclamant son bien. L'autre chien avait déboulé à son tour, laissant tomber au sol un os plus large, une omoplate d'où pendouillaient des filaments de ce qui ressemblait à du cuir à demi desséché. Grondant sourdement, la bête avait commencé à tirer avec ses crocs sur ces restes de chair et Claude Dodart lui avait flanqué un vigoureux coup de pied tandis que l'ami réprimait un haut-le-cœur.

Le médecin s'était à nouveau penché sur le fémur et, commentait-il pour Françoise de Joncoux, pâle, figée, c'était une tête de fémur fort usée, cette pauvre vieille sœur devait avoir eu bien du mal à marcher – vous savez, les os détiennent une mémoire, plus solide, plus fidèle que celle des hommes –, certainement il lui fallait une ou même deux cannes pour se rendre à l'église. Il revenait sur ce point avec insistance comme si, se disait son interlocutrice, en bon médecin qu'il était, il avait encore détenu la possibilité de soulager cette malheureuse. Mais Françoise de Joncoux croyait comprendre : Claude Dodart éprouvait le besoin de marquer une pause et de reprendre souffle avant de poursuivre son récit.

A pied, ils avaient longé l'enceinte puis pénétré par la porte de Longueville. Ils avaient attaché soigneusement chevaux et chiens à des anneaux scellés dans le mur. S'étaient immobilisés un peu plus loin, effarés. En contrebas, une vingtaine d'ouvriers extrayaient des cadavres, ou ce qui en restait, du cimetière joutant l'église. Le cimetière extérieur à la clôture, celui où avaient été enterrés ces Messieurs les Solitaires et d'autres personnes, prêtres ou laïcs, proches de Port-Royal. L'odeur, ce relent douceâtre que les bêtes avaient perçu bien avant eux, hors les murs, l'odeur les avait saisis, écoeurante.

Contournant les fosses ouvertes, détournant leurs regards, ils étaient passés devant l'église, encore intacte. Tout autour, un champ de ruines. A l'emplacement de ce qui avait été un cloître – quelques colonnes résistaient encore –, une deuxième équipe travaillait. Non plus un cloître mais un charnier. Des dalles à demi soulevées. D'autres dressées contre le mur de l'église. Des tombes éventrées, béantes. Les hommes creusaient en jurant ou en

ricanant, extirpaient. Lambeaux putréfiés ou racornis. Dents, vertèbres, grains de chapelet – et dire que durant des années on avait accusé les religieuses de Port-Royal d'ignorer l'usage du chapelet ! Fragments de robes, de voiles. Crânes et scapulaires. Crucifix, pourris ou en bon état. Squelettes quasi intacts, cendres. Et tout médecin qu'il fût, Claude Dodart n'aurait su déterminer si ces débris, cette poussière appartenaient au bois des crucifix, rongés, effrités, aux serges lentement élimées ou aux ossements puisque, précisément, on ne pouvait plus rien repérer, origine ou appartenance, c'était la grande confusion. Parfois, au cœur de ce magma, il devinait un lambeau gluant, ou une petite mare d'une boue visqueuse, brunâtre, qui le fascinaient et lui répugnaient tout en même temps. Auparavant, dans les proies triomphalement rapportées par les chiens, il avait pu identifier tel ou tel os, mais les viscères... Oui, la grande confusion, le brouillage des traces, insistait-il, cependant que sa voix s'enrouait, se cassait.

Minuscule dans son fauteuil, Françoise de Joncoux se redressa, lentement :

— Vous vous souvenez peut-être de cette phrase de Blaise Pascal, je cite de mémoire, en simplifiant : Le dernier acte est sanglant, on jette de la terre, et c'en est fini à jamais... Eh bien non, il semble que ce ne soit pas fini ! Voilà qu'une meute acharnée soulève cette terre, exhume ce qui n'a plus de nom tout en faisant disparaître les noms.

Mélancolique, le médecin opina, retrouva un filet de voix. Une troupe importante d'hommes armés surveillait ce beau travail. Claude Dodart avait compris que les simples soldats étaient contraints par leurs lieutenants de mettre la main à la pâte. L'expression n'était pas très heureuse, il en

prit conscience trop tard, Françoise de Joncoux avait déjà tressailli, et réagi vivement :

— Des hommes en armes ! Qu'est-ce qu'ils craignent, ces chiens ? Une révolte des défunts ?

Claude Dodart se permit de rappeler que, en octobre 1709, lorsque les dernières moniales avaient été expulsées des Champs, quantité de paysans venus des alentours s'étaient rassemblés sur les collines surplombant le monastère, comme s'ils voulaient défendre ces religieuses qui les avaient secourus durant tant d'années. Probablement avait-on voulu prévenir tout risque de troubles...

— Ah oui, ce sinistre 29 octobre ! Deux cents cavaliers pour enlever vingt-deux vieilles femmes quasi impotentes ! D'ailleurs, par la suite, je n'ai pas caché mon indignation à M. le lieutenant général d'Argenson, que je connais bien. Il m'a répondu qu'il avait jugé nécessaire de prendre ses précautions.

Claude Dodart préféra enchaîner. La plupart des ouvriers étaient à demi ivres – mais après tout, on pouvait les comprendre. Pour accomplir pareille tâche durant plusieurs semaines, dans le froid, leurs vêtements imprégnés par ces relents de charogne, il leur fallait le viatique du vin. Ou recourir à des plaisanteries salaces. L'une d'elles, qu'il avait saisie au vol, concernait la quantité de vierges enfouies dans ce cloître, enfin violées après tant d'années d'attente... D'autres hommes de main chargeaient les ossements, l'innommable boue et les multiples débris dans des brouettes, puis les entassaient sur deux charrettes qui attendaient un peu plus loin.

On les déverse dans la fosse commune du cimetière de Saint-Lambert, leur avait expliqué un prêtre, livide et décharné. A croire qu'on venait de l'extirper, Lazare ahuri, d'un des caveaux. Il était

chargé de veiller à ce que ces violations de sépultures, cette scandaleuse exhumation – sans doute plus de trois mille corps en englobant les deux cimetières, estimait-il, accablé, ployant sous ce poids – s’effectuassent dans la décence... Il venait de Paris, curé à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, c’était Mgr l’archevêque, le cardinal de Noailles, qui lui avait imposé cette corvée. En expiation de quel monstrueux péché ? s’était demandé Claude Dodart. Le pire, ou le plus cocasse, ajouta-t-il un peu gêné sans oser regarder Mlle de Joncoux, mais il fallait bien glisser une once de drôlerie au sein de cette horreur nauséabonde, le comique de l’affaire, c’est que ce prêtre, ce cadavre ambulante, s’appelait Le Doux... Lorsqu’une des charrettes fut pleine à ras bord, elle s’ébranla lourdement en direction de Saint-Lambert, après avoir été bénie d’un geste las par le doux hébété, le Lazare tonsuré transi de froid. C’était tout ce que ce malheureux pouvait faire, avait ensuite commenté le compagnon du médecin.

Encore plus pâle qu’à son ordinaire, Françoise de Joncoux se leva pour raviver le feu. Elle songeait à toutes les femmes et filles Arnauld qui avaient passé l’essentiel de leur vie dans ces bâtiments, puis avaient été inhumées dans ce cloître. Trois générations d’Arnauld en un siècle. Les deux Catherine, la mère et la fille : Catherine Arnauld et Catherine Le Maistre. La mère Angélique, la célèbre réformatrice. Sa sœur, la mère Agnès. Leur nièce, Angélique de Saint-Jean Arnauld d’Andilly. Et Marie, Anne, Marie-Charlotte... A présent interdites de séjour en ce lieu, transférées ailleurs comme si les expulsions de leur vivant n’avaient pas suffi ! Françoise pensait à tant d’autres moniales dont elle connaissait également les noms. Elle ne les avait jamais rencontrées mais elles lui étaient devenues

familiales par les lettres ou les mémoires qu'elle avait recopiés : Marie des Anges du Feu, Geneviève de l'Incarnation, Catherine de Sainte-Suzanne Champaigne, la fille du peintre, Jacqueline de Sainte-Euphémie, la jeune sœur de Blaise Pascal, et toutes celles arrachées ces jours derniers, sauvagement, à ce lieu qu'elles avaient élu, chéri, entretenu. Expédiées en vrac à la fosse commune où nulle trace écrite ne subsisterait d'elles.

Mme de Joncoux entra fort à propos, souriante, tenant un grand pot fumant :

— Je vous apporte une boisson chaude. Par ce temps... Je l'ai confectionnée avec cet excellent chocolat que nos amis nous envoient d'Amsterdam. On n'en trouve pas de semblable en France.

— Comment se portent-ils ?

— Médiocrement. L'exil, on s'en aperçoit à la longue, finit par engendrer des maux de l'âme et du corps quasi constants. En outre, nous le devinons au ton de certaines lettres, l'isolement et le confinement provoquent parfois quelques tensions dans leur petit groupe.

— Si vous avez besoin pour eux de remèdes...

— Oui, oui, suggéra Françoise de Joncoux, de l'opium. J'en glisserai cinq ou six grains, discrètement, dans chacun de mes envois. De quoi soulager leurs douleurs et les aider à s'endormir... Le sommeil est malaisé lorsqu'on est banni, sans nul espoir de revenir prochainement. Et ce doit être encore pire pour nos amis embastillés.

Ils burent en silence. Délicieux, effectivement, ce chocolat, onctueux. L'exil des vivants – ces jansénistes poursuivis en France, réfugiés à Bruxelles ou à Amsterdam –, l'exil des morts, ruminait le médecin. Au fond, il était préférable que son père, disparu cinq ans auparavant, n'ait pas assisté à cette débâcle ultime, lui qui avait soigné avec

dévouement des personnes amies du couvent ainsi que plusieurs moniales de Port-Royal. Dont l'abbesse Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly, emportée par une fluxion de poitrine foudroyante : Denis Dodart l'avait assistée dans ses derniers instants.

— Il y a quelque trente ans, mon père s'était rendu à Bruxelles, auprès du grand Arnauld. Il avait essayé de traiter son asthme. Des années plus tard, il me parlait encore de la force intérieure et de la sérénité de cet homme.

— La prière, l'étude et son travail d'écriture l'ont beaucoup soutenu. Vous saviez que, dans les derniers temps de sa vie, depuis Bruxelles, il avait correspondu avec M. Racine ?

— Ah oui ? Je l'ignorais.

Mme de Joncoux ajouta en se levant :

— Nos amis habitent à présent le quartier juif d'Amsterdam. Ils s'y sentent assez bien, persécutés de fraîche date parmi des habitués de la persécution.

Elle se retira après avoir à nouveau versé du chocolat dans leurs tasses. Françoise de Joncoux murmura :

— Tout en me refusant à l'admettre, je me doutais qu'on en arriverait là. Le mois dernier, j'ai assisté à l'inhumation de M. Racine, au cimetière de Saint-Etienne-du-Mont. J'ai vainement essayé de consoler sa fille Marie-Catherine. Outrée de douleur, secouée de sanglots, un état à faire peur ! Sans doute une exhumation et un transfert sont-ils encore plus éprouvants pour les proches qu'un enterrement... Marie-Catherine était accompagnée de son mari, M. de Moramber, et des deux fils Racine. On les avait avertis : plus aucun cadavre ne devait subsister à Port-Royal des Champs, les familles qui le souhaitaient étaient autorisées par

Mgr l'archevêque de Paris à transporter leurs morts ailleurs, sinon ce serait la fosse commune... Leur père, du moins ce qui en reste douze ans après le décès, est donc à présent non loin d'ici, en l'église de ma paroisse.

— Ainsi Jean Racine retrouve Blaise Pascal à Saint-Etienne-du-Mont après l'avoir croisé aux Granges de Port-Royal il y a, euh...

— Cinquante-cinq ou cinquante-six ans, si je ne me trompe.

Le médecin laissa fuser un sifflotement admiratif :

— Décidément, vous êtes la chronique vivante de ce Port-Royal exterminé !

— Vous savez, à force de classer et de recopier...

Sur le secrétaire en ronce de noyer, des manuscrits entassés. Claude Dodart savait qu'elle les avait récupérés après l'expulsion des dernières religieuses, en octobre 1709. L'année du grand gel, songea-t-il, fut aussi l'année de la dispersion définitive au monastère des Champs, comme si une étrange fatalité avait fait coïncider calamités climatiques, disette, défaites, famine et anéantissement d'une communauté. Françoise de Joncoux consacrait une partie de ses nuits à ce labeur : multiplier les copies afin d'éviter tout risque de perte, en répartir chez des connaissances sûres pour parer à l'éventualité d'une perquisition et d'une saisie, les expédier aux Pays-Bas où ils seraient relus, préparés, annotés par les jansénistes exilés puis, une fois imprimés, seraient clandestinement diffusés en France. Une femme inlassable et discrète, tricoteuse de mémoire, discrète au point que, dans le réseau janséniste – à ce terme elle préférait l'expression “les amis de la vérité” –, on la désignait sous le pseudonyme de “l'Invisible”. Qui lui convient trop bien, se dit le médecin,

tellement elle est fine et pâle – une pâleur inquiétante – mais elle refusera que je me préoccupe de sa santé, elle ne se soucie que de secourir les autres. Et comment une femme aussi menue parvient-elle à déployer pareille énergie ?

Tout en regardant les flammes, elle murmura :

— Contre tout bon sens, j'avais espéré. Oui, j'avais voulu croire que les moniales pourraient un jour revenir dans ce vallon qu'elles aimaient tant. Mais si on expulse les morts, les vivants n'auront jamais droit au retour.

Claude Dodart la sentit au bord des larmes, elle si minuscule et si forte, la chargée d'affaires des exilés, l'érudite historienne du mouvement janséniste, la traductrice et copiste, l'avocate des religieuses des Champs depuis des années. Combien de fois était-elle intervenue en leur faveur auprès du cardinal de Noailles, l'archevêque de Paris, combien de fois avait-elle consulté des juristes afin de les conseiller au mieux ! Sans parler des aides financières... Il garda le silence, elle se ressaisit :

— Je me souviens d'une phrase qu'on m'a rapportée. Elle aurait été prononcée par le confesseur du roi : Il faudra détruire Port-Royal des Champs de fond en comble, puis y passer la charrue en sorte que seuls subsistent des labours. Tout effacer... Voilà qui sera bientôt accompli.

— Ce père Le Tellier, grommela Claude Dodart, un homme terrifiant... Heureusement, tous les jésuites ne sont pas aussi fanatiques que lui.

— Je voudrais en être persuadée... Les jansénistes sont persécutés comme le furent les huguenots. On a même eu l'impudence de les traiter de calvinistes rebouillis ! Alors que, à Port-Royal, on a toujours pratiqué les sacrements et célébré avec ferveur le mystère eucharistique. Jusque dans l'habillement des moniales : leur scapulaire blanc et

sa croix écarlate symbolisent le pain et le vin de la sainte communion.

— J'avoue que je l'ignorais.

— Allons, monsieur Dodart, votre père vous l'avait certainement expliqué. Comme si les moniales, soustraites à l'ordre de nature, consacrées à Dieu, devenaient des hosties vivantes...

Il se tut, ne goûtant guère ce langage à la fois charnel et figuré. D'une voix frêle mais crissante de rage rentrée, Françoise de Joncoux affirma :

— En tout cas, nos ennemis peuvent bien s'acharner à massacrer les défunts, les écrits survivront. Et en attendant la résurrection des morts, nous veillerons à celle des textes.